



CULTURE

« CASQUE D'OR »

BRILLE DE NOUVEAU

LE CHEF-D'ŒUVRE DE JACQUES BECKER RESSORT EN SALLE
DANS UNE VERSION RESTAURÉE.

ÉTIENNE SORIN esorin@lefigaro.fr

A l'automne 1951, Simone Signoret rechigne à quitter Yves Montand, alors en plein tournage du *Salaire de la peur* en Camargue. Jacques Becker la menace de confier le rôle de Marie à une autre. La jeune actrice finit par débarquer sur le plateau de *Casque d'or*, aux studios de Billancourt. Elle n'a pas eu le temps de prendre des cours de valse. Grâce à sa robe longue, on n'y voit que du feu. Grâce à son partenaire aussi, Serge Reggiani, qui la porte d'un bras, tout en gardant l'autre le long du corps. Il s'est pourtant cassé la jambe peu de temps auparavant. Il porte un plâtre sous son pantalon. Magie du cinéma. Cette valse dansée par deux pieds gauches dans une guinguette de Joinville-le-Pont est l'un des plus beaux coups de foudre de l'histoire du cinéma.

Présentée la semaine passée au Festival Lumière à Lyon, une version restaurée du chef-d'œuvre de Jacques Becker à partir du négatif original 35 mm sort en salle. Une occasion en or de redécouvrir la passion dévorante et tragique de la belle et du charpentier.

Rivalité dans le Belleville de 1900

Avant Becker, Julien Duvivier, Yves Allégret, puis Henri-Georges Clouzot ont voulu mettre en scène la légende de *Casque d'or*, prostituée pour laquelle s'entretient deux bandes rivales dans le Belleville de 1900. La Belle Époque est aussi celle des Apaches, dont les rixes et les méfaits font la une du *Petit Parisien*. Dans la réalité, Manda est un voyou et le rival de Leca. Becker en fait un ancien marlou reconverti en brave

charpentier («boulot boulot, menuise menuise», le taquine Raymond Busières). L'ancien assistant de Jean Renoir impose Serge Reggiani à ses producteurs, qui n'en voulaient pas. Trop petit, trop chétif. Même quand il se bat au couteau dans l'arrière-cour du café L'Ange Gabriel, il garde une forme d'innocence.

«*Tout ce petit monde, insensiblement, glisse dans le passé, sous la baguette d'un démiurge infiniment délicat*, écrit l'historien du cinéma Noël Herpe. *N'était cette délicatesse, il y aurait du Maurice Pialat avant la lettre chez Becker. Il est moins obsédé de raconter une histoire que de chroniquer des instants, arrachés au temps perdu et restitués dans leur plénitude.*» En revoyant le film aujourd'hui, on retient moins le mélodrame et la crapulerie de Claude Dauphin (son Leca est peut-être une ordure, c'est aussi un amoureux éconduit) que ces scènes qui ne font pas avancer l'intrigue, ces temps morts formidablement vivants. On pense aux moments volés à la campagne, où s'étreignent Marie et Manda. Signoret tombe le casque et dénoue ses longs cheveux sur les draps des amants.

Becker épure l'action et les dialogues. Cette économie de moyens annonce *Le Trou*, son superbe et dernier film, tiré du roman de José Giovanni. Ici, Manda-Reggiani ne prononce pas plus de soixante mots. Cette modernité dans l'écriture et le jeu («*less is more*») laisse la critique perplexe, en 1952. Soixante-dix ans plus tard, elle permet à *Casque d'or* de garder tout son éclat. ■



« Casque d'or »

Drame de Jacques Becker

Avec Simone Signoret, Serge Reggiani

Durée 1 h 36

■ L'avis du Figaro: ●●●●

